En chemin vers les Ateliers de la mission

Pourquoi des «Ateliers de la mission» ? Parce que la mission fait face à de nouveaux enjeux, qui nécessitent un nouveau témoignage ; parce que la distinction entre mission au près et mission au loin s'atténue avec la porosité des frontières ; parce que l'interculturalité se vit désormais au sein de chaque Église… Autant de problématiques qui seront au cœur du forum que le Défap organise en avril 2021, dans la foulée du colloque d'octobre 2019 qui a rassemblé au Défap près d'une centaine de représentants de l'EPUDF, de l'UEPAL et de l'UNEPREF, ses Églises fondatrices, autour du thème: «Vers une nouvelle économie de la mission: Parole aux Églises !».



«Nous avons devant nous un chantier complexe et passionnant.

En même temps que le Défap réexamine son passé, ses richesses et s'interroge sur les nouveaux contextes de sa mission, les Églises elles-mêmes, à la fois malmenées et enrichies par les défis actuels de notre monde, se posent des questions sur la manière de vivre leur(s) mission(s) aujourd'hui.

Nous avons donc tout à gagner en poursuivant ensemble notre réflexion et en bâtissant des projets communs. En tant que service protestant de mission de ses trois Églises fondatrices, le Défap se situe à la fois en leur cœur et à leur frontière, grâce aux relations privilégiées qu'il entretient avec des Églises d'ailleurs, à travers la Cevaa et au-delà. Cette position est riche, car elle rend attentif à la fois au trésor commun, qui est l'Évangile de Jésus-Christ, et aux différences d'expression de la foi et de la spiritualité chrétiennes. Cette attention fait naître des questions simples et profondes: sommes-nous vraiment conscients, les uns et les autres, que le christianisme, dont nous sommes tous héritiers, est un trésor en termes de spiritualité, de vision de l'homme et du monde? Peut-il y avoir un élan, un désir missionnaire sans cette conviction? Non pas dans un esprit de conquête, mais de partage, auprès comme au loin.

Un défi et une chance

Car nous apprenons chaque jour que, d'une part, le christianisme ne cesse de s'enrichir d'apports théologiques et spirituels venus des quatre coins du monde et des cultures, et que d'autre part nous nous inscrivons dans un monde de pluralisme religieux. Ces données nous obligent à penser, à réfléchir, à inventer, et cela représente un défi et une chance.

Lors des «Ateliers de la mission» qui se tiendront en avril 2021, après avoir revisité la mission vécue au sein du Défap et de la Cevaa depuis 50 ans, nous nous interrogerons sur l'actualité de la mission, intérieure comme extérieure, car elles sont désormais entrecroisées. Quelles sont nos capacités

et nos modes de témoignage, implicites et explicites, mais aussi nos difficultés? En travaillant ensemble en atelier, autour des questions d'évangélisation, de transmission intergénérationnelle, de formation interculturelle, de communication, d'entraide et de solidarité, nous tenterons de partager de nouvelles dynamiques communes. Pour enrichir ce travail de réflexion, nous aurons la chance d'avoir avec nous des frères et sœurs venus de Suisse, du Maroc, de Tunisie, du Bénin et du Cameroun. »

Florence Taubmann

Les Ateliers de la Mission : déjà des questions

À l'heure qu'il est, nous ne savons pas si le Forum/Atelier des 9-11 avril 2021 pourra se tenir en «présentiel» et si nos invités étrangers pourront nous rejoindre. Mais nous pouvons déjà réfléchir aux questions ci-dessous.

• Si la mission du chrétien est de partager l'Évangile, comment comprenons-nous ce partage ? Évangélisation explicite et/ou implicite au cœur des sociétés ? Pouvons-nous interroger notre désir et nos motivations ? En quoi la présence de chrétiens venus d'autres pays et d'autres cultures peut-elle changer nos manières de voir ?

• Vivons-nous la transmission de la foi entre les générations comme une mission essentielle et universelle ? Quels freins théologiques, culturels, sociétaux rencontrons-nous ? Pouvons-nous échanger sur nos méthodes d'enseignement, nos manières de témoigner auprès des plus jeunes ?

• Si nous considérons que le multiculturalisme est un enrichissement pour la société et les Églises, que proposons-nous pour que les nouveaux arrivants et ceux qui les accueillent puissent se rencontrer, s'expliquer, se comprendre ? Quels outils, quelles formations pour les communautés, les pasteurs, les étudiants, les professeurs ?

• Si la mission est partage de la Parole, « de partout vers partout », elle se traduit par des projets concrets d'entraide et de solidarité. Du service de proximité au partenariat urbi et orbi, quelle articulation, quelle complémentarité, entre le croire et le faire ?

Vers une liturgie qui fait place à toutes les cultures ?

Les questions de liturgies et de cultures sont intimement mêlées au sein des Églises, dès lors qu'elles accueillent des paroissiens de différentes origines. Avec des risques d'incompréhensions et des difficultés à décoder les codes des uns et des autres… Une problématique à laquelle travaille depuis longtemps le Défap, puisqu'il était impliqué dès l'origine du projet Mosaïc et que cette question des relations entre communautés de différentes origines au sein des Églises fait partie des réflexions de sa refondation… Mais les questionnements concernent en fait tous nos voisins européens. Pratiquement dans les mêmes termes. En témoigne la journée récemment organisée par l'Office Protestant de la Formation, chargé de former les pasteurs et les diacres des Églises réformées de Suisse romande. Avec des intervenants comme Karen Smith, dont le ministère d'aumônier à l'université d'Ifrane, au Maroc, est soutenu par le Défap ; ou encore Espoir Adadzi, envoyé de la Cevaa à Genève pour initier des rapprochements avec des communautés chrétiennes genevoises issues de la migration, et qui travaille notamment à un guide pour célébrer ensemble.



Détail de l'affiche de présentation de la journée de formation
© DR

Qu'est-ce qui, dans une célébration religieuse, dans un culte, relève strictement du religieux… ou de la culture ? Où trouver des possibilités de rapprochements, de meilleure compréhension mutuelle, sans confondre différences théologiques et distance culturelle ? Le problème se pose de manière de plus en plus aiguë pour nombre d'Églises en Europe, confrontées à un double mouvement qui modifie leur composition en profondeur : d'une part, une sécularisation de plus en plus marquée des sociétés, qui peut aller dans certains cas jusqu'à des tentatives d'éradiquer toute référence au religieux de l'espace public ; et la mondialisation (ou globalisation) d'autre part, qui en favorisant les mouvements de populations, permet l'arrivée dans des paroisses parfois vieillissantes de nouveaux

paroissiens, issus d'Églises proches sur le plan de la théologie et de la liturgie, mais éloignées par leur contexte…

Face à ces changements, les Églises locales se trouvent parfois démunies : la bonne volonté seule ne suffit pas pour faire Église ensemble. Les communautés locales peuvent aussi vivre ces évolutions avec un sentiment d'isolement, percevant mal ces mutations «à bas bruit», ainsi que les a qualifiées le sociologue Sébastien Fath, et ayant d'autant plus de difficultés à s'y adapter – surtout lorsque d'autres Églises se créent dans leur voisinage, très différentes dans leur manière de vivre leur foi, et qui, elles, sont en croissance.

«La globalisation nous invite à passer à une autre étape»

L'image de la mosaïque est particulièrement parlante ; elle a été largement reprise, ce qui illustre déjà en soi l'ampleur des questionnements qui traversent les Églises d'Europe. On la retrouve en France, mais aussi en Suisse ou en Italie. On peut penser bien sûr au projet Mosaïc, créé en France en 2006 pour favoriser la rencontre et la collaboration des chrétiens protestants de diverses cultures et origines : il a été mis en place au sein de la Fédération Protestante de France, à partir d'une réflexion lancée au sein du Défap et en partenariat avec la Cevaa. On retrouve cette même image dans le titre de la journée qui a été organisée le vendredi 15 novembre 2019 par l'Office Protestant de la Formation, chargé de former les pasteurs et les diacres des Églises réformées de Suisse romande. Il s'agit d'un service (dans la terminologie suisse, on parlera d'un «office») de la Conférence des Églises Réformées Romandes (la CER).

Les échanges et les ateliers se sont déroulés à la

Chapelle des Charpentiers, à Morges, commune du canton de Vaud, au bord du lac Léman. Parmi les organismes impliqués dans la préparation de cette journée, on trouvait notamment la Faculté autonome de théologie protestante de Genève, ou encore DM-échange et mission, l'équivalent suisse du Défap. Et parmi les intervenants, à la fois des théologiens et des connaisseurs de la réalité du terrain, avec une place significative faite à des personnalités illustrant les activités du Défap ou de la Cevaa dans le domaine de l'interculturel… Aux côtés de Enrico Benedetto, professeur à la Faculté vaudoise de théologie, on trouvait ainsi Claudia Schulz, pasteure de l'UEPAL et référente Mosaïc dans l'Eurométropole de Strasbourg. Aux côtés d'Antoine Schluchter, pasteur de la Vallée, on trouvait Francis Muller, pasteur à Terre Nouvelle, à Mulhouse, qui s'occupe entre autres tous les vendredis, avec les bénévoles de l'Église protestante unie de France, d'une table ouverte pour des étudiants démunis de l'Université de Haute-Alsace, notamment des Kabyles. Était aussi invitée Karen Smith, aumônière de l'Université Ifrane, au Maroc, dont le poste est soutenu par le Défap, et qui vient régulièrement dans des paroisses françaises pour parler des relations interreligieuses dans le contexte marocain ; ainsi que le pasteur togolais Espoir Adadzi, envoyé de la Cevaa pour l'Église Protestante de Genève : présent en Suisse pour initier des rapprochements avec des communautés chrétiennes genevoises issues de la migration, il travaille notamment à un guide pour célébrer ensemble. Il a pu constater par exemple l'importance des codes, et notamment des codes culturels, dans les relations

entre Églises : des codes qui doivent être décryptés sous peine de produire des malentendus. Il était présent à Morges ce 15 novembre avec Gabriel Amisi, responsable du ministère «Témoigner ensemble à Genève».

Un travail qui rejoint les réflexions lancées au sein du Défap, comme le soulignait en janvier dernier Jean-Luc Blanc dans Paroles Protestantes – Est-Montbéliard : «la globalisation nous invite à passer à une autre étape : construire une théologie et une Église interculturelles. Il ne s'agit plus seulement de développer une théologie africaine en Afrique, une théologie chinoise en Chine, mais une réflexion théologique commune, qui mette en synergie en les valorisant toutes ces théologies culturellement marquées. En France, en tous cas, c'est devenu une nécessité. Les Églises de notre pays sont amenées à faire de la place à des hommes et des femmes venant d'ailleurs, qui veulent à la fois garder leur culture d'origine tout en intégrant celle qui les accueille. Ils ne veulent abandonner ni l'une ni l'autre. Nombre de nos frères et sœurs, assis le dimanche sur les mêmes bancs d'Église que nous, partagent une double identité ecclésiale : celle de leur Église d'origine et celle de leur Église d'accueil.»

Partir, revenir… et transmettre

Éline O. et Mahieu Ramanitra, qui ont animé à deux voix un module sur «La gestion des conflits en milieu interculturel» lors de la session de formation des envoyés du Défap début juillet 2019, sont eux-mêmes d'anciens envoyés. Ils témoignent de ce qui les a poussés à devenir à leur tour formateurs.



Éline O. et Mahieu Ramanitra lors de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Éline O. est partie en Égypte en 2014 avec le Défap et l'ACO (Action Chrétienne en Orient). Mahieu Ramanitra, pour sa part, a été envoyé à Madagascar au cours de l'année 2017-2018. Tous deux étaient chargés de missions d'enseignement. Des expériences dont ils reconnaissent l'un comme l'autre aujourd'hui qu'elles ont fortement modifié leur vision du monde, et

durablement infléchi leur parcours de vie. À son retour d'Égypte, Éline O. s'est ainsi orientée vers une formation en médiation socioreligieuse, et elle a rejoint la Commission Échanges de Personnes (CEP), chargée au Défap du processus de recrutement des futurs envoyés. Des préoccupations que l'on retrouve chez Mahieu Ramanitra, qui, parti à la recherche de ses racines familiales à Madagascar, a été amené à s'interroger sur la violence dans les relations interculturelles, et s'est intéressé à la CNV (Communication Non-Violente)… Après être intervenus tous deux lors de l'Assemblée Générale du Défap, ils ont animé à deux voix un module sur «La gestion des conflits en milieu interculturel» au cours de la session 2019 de formation des envoyés.

Après votre expérience à l'étranger en tant qu'envoyés du Défap, qu'est-ce qui vous a motivés à y revenir comme formateurs ?

Mahieu Ramanitra : Il y a là pour nous une dimension de restitution, qui va au-delà du rapport de mission, au-delà de tout ce que nous avons pu laisser comme notes ou observations au profit des volontaires qui devaient nous succéder. Cette période de formation, nous sommes très conscients de l'importance qu'elle a pour les futurs envoyés. Et nous voulions pouvoir apporter notre pierre à l'édifice… Je me souviens que j'avais été particulièrement frappé par ce module sur la gestion des conflits… C'est sans doute dès ce moment-là qu'une première graine a été semée chez moi, qui a influé sur

mes centres d'intérêt. Ensuite, au cours de ma mission, j'ai rencontré d'autres envoyés du Défap qui ont orienté mes réflexions. Ce n'est pas un hasard si c'est un autre volontaire qui m'a fait découvrir la Communication Non-Violente…

Éline O. : Ce qui m'avait plutôt marquée, c'était le module sur l'interculturalité : on y abordait des questions concernant les valeurs, les besoins, les différences d'intérêt en fonction des cultures. Pour moi, dès ce moment-là, je savais qu'il y avait une porte qui s'était ouverte, et que j'aurais besoin de creuser davantage dans ce domaine. Mon expérience en Égypte n'a fait que m'en convaincre davantage. Et c'était logique d'en faire bénéficier les futurs envoyés…

Comment s'est passé ce retour au Défap ?

Éline O. : Depuis mon retour d'Égypte, je suis passée tous les ans au Défap lors des périodes de formation des envoyés. Il y avait chez moi l'envie de passer le flambeau, de voir comment évoluait la situation sur mon lieu de mission… Et puis, on retrouve au Défap une ambiance familiale dans laquelle je me sens bien. Aussi, quand j'ai reçu cette proposition de participer à un module de formation, la réponse était pour moi évidente : c'était oui, bien sûr !

Mahieu Ramanitra : Pour moi aussi, c'est quelque chose qui me semblait aller de soi : j'ai l'impression, en fait, de ne jamais vraiment m'être éloigné du Défap… Il y a eu la session retour des envoyés à laquelle j'ai participé en octobre 2018 ; ensuite, les contacts ont

été réguliers au fil des mois… Ce projet de formation a commencé à mûrir très tôt. Pour moi, c'est une forme de don et de contre-don : si je peux revenir ici pour transmettre, c'est parce que j'ai moi-même beaucoup reçu.

Éline O. : Il y a eu pour nous deux un moment très significatif : lorsque nous avons été invités, Mahieu et moi, à témoigner lors de l'Assemblée Générale du Défap. Nous avons senti que notre expérience d'envoyés était vraiment entendue, valorisée, voire même interpellante. Et qu'au-delà de ce que nous avons vécu, nous portions un peu le témoignage de tous les envoyés…



Éline O. et Mahieu Ramanitra lors de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Comment avez-vous conçu ce module de formation ?

Éline O. : Nous l'avons pensé comme une combinaison d'outils à fournir, et d'interactions avec les envoyés. Du coup, nous avons alterné les séquences d'apports

théoriques et les moments d'animation de groupe. Et nous avons chacun un apport spécifique, tout en étant capables d'intervenir sur la partie de l'autre : Mahieu a beaucoup travaillé sur la Communication Non-Violente, sur l'aspect prévention et gestion des conflits ; je m'attache davantage aux modes alternatifs de résolution des conflits, en faisant intervenir des tiers.

Mahieu Ramanitra : Nous intervenons, non pas seulement en tant qu'experts, mais surtout parce que nous avons vécu ce que les futurs envoyés seront amenés à vivre. Et même si nous ne citons pas d'exemples personnels, il est évident que notre expérience a fortement influencé notre réflexion. Nous n'avons pas la prétention d'apporter des connaissances que les autres vont devoir mettre en pratique simplement parce que notre savoir fait foi ; nous intervenons autant comme animateurs que comme formateurs.

Dialoguer et se comprendre au-delà des différences culturelles

S'il est un aspect complexe à prendre en compte pour des volontaires internationaux lors de leur

mission, c’est celui des relations interculturelles. Une problématique abordée sur deux jours lors de la formation des envoyés du Défap, avec l’intervention de la sociologue Évelyne Engel. Dans ce module, il ne s’agit pas de donner des réponses clés en main, mais plutôt de comprendre ce qui se joue à travers les relations humaines.



Évelyne Engel lors de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Il y a des expressions révélatrices : pour Évelyne Engel, c’est celle de «boîte à outils». Une expression qui revient à diverses reprises au cours du module qu’elle anime sur deux jours lors de la formation des futurs envoyés du Défap. «Vous n’êtes pas obligés d’être d’accord avec tout ce que je dis», souligne-t-elle encore, «mais l’important, c’est que vous puissiez

réfléchir aux manières dont le contexte influe sur les comportements.» Il ne s'agit donc pas d'enseigner, transmettre un savoir universitaire, mais plutôt de pousser chaque envoyé à se doter de «clés de lecture» pour s'adapter au contexte qui sera celui de sa mission. À la différence des modules qui apportent des connaissances sur l'histoire, la société, les relations entre pays, la santé, etc., il s'agit donc de permettre à chaque volontaire de se positionner pour pouvoir interagir avec une société civile, une communauté au sein de laquelle il sera amené à vivre et travailler pendant toute la durée de son engagement.

Évelyne Engel est une des personnalités extérieures auxquelles le Défap fait appel lors de la formation des envoyés ; c'est la sixième année qu'elle intervient. De mère occitane et de père allemand, elle a été très tôt attirée par les questions interculturelles. Travaillant dans un centre d'hébergement pour réfugiés politiques, elle y a été frappée par un constat : «tout en étant d'horizons très divers, ils avaient des dénominateurs communs. On retrouvait des constantes dans leur rapport au temps, à l'espace, à la loi…» Une observation qui l'a poussée à s'interroger sur ce qu'avaient pu vivre des personnalités venues de milieux si différents pour que leurs attitudes deviennent convergentes… Devenue sociologue, elle s'est spécialisée dans l'étude des questions de gestion des territoires multiculturels, ce qui l'a amenée à travailler en liaison avec l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine.

«Être tolérant quand ça ne dérange pas, c’est facile»

Lors de la formation qu’elle dispense au Défap, elle aborde des questions comme l’autorité, la tradition, le poids du groupe et le contrôle social, la solidarité, le statut de la femme, la famille et la parentalité, l’éducation, le rapport au temps… Des concepts souvent perçus et vécus très différemment selon les sociétés humaines, sources possibles de nombreuses incompréhensions et tensions. «Être tolérant quand ça ne dérange pas, c’est facile, souligne Évelyne Engel. Quand on est dans le frottement, dans la crispation, ça demande davantage d’efforts de compréhension. D’où le besoin de se doter d’outils intellectuels qui permettent, de manière apaisée, de comprendre ce qu’il se passe. Cette formation, c’est avant tout une proposition de réflexion autour de la question de l’humain.»



Vue de la session 2019 de la formation des envoyés du Défap © Défap

Dans des sociétés où l'identité se définit par rapport à un groupe et où le groupe prime sur l'individu, où la solidarité prime sur la liberté individuelle, que répond-on à la question «qui es-tu ?» Quel message d'humanité envoie-t-on à l'autre pour pouvoir entrer en relation avec lui ? Pour Évelyne Engel, outre le fait de reconnaître que «notre pensée n'est pas universelle», l'enjeu essentiel de cette formation, c'est «d'améliorer le dialogue entre les hommes. Au lieu de se réfugier dans un durcissement de la pensée, se doter d'une approche intellectuelle qui permette de comprendre les logiques, légitimes, de celui qui est en face – tout en étant très différent.»

Jean-Luc Blanc, qui achève son mandat de secrétaire général au Défap et cède progressivement la place à son successeur, Basile Zouma, juge aussi «essentiel que nos

envoyés partent avec une grille de lecture des différences entre cultures». Or précisément, «Évelyne Engel tente d'apporter des réponses à la question : pourquoi y a-t-il des différences culturelles ? Elle s'interroge, avant tout, sur leur origine. Ensuite, elle montre que ces différences ne sont pas directement liées aux différences de religions, de lieux, d'ethnies… mais avant tout à la condition des gens, à ce qu'ils vivent.»

Mais ce module sur les relations interculturelles ne parle pas seulement des relations nouées ailleurs, dans d'autres pays ; il aborde aussi, parfois en creux, parfois explicitement, des questions qui se posent aujourd'hui dans notre pays. Des questions de solidarité, d'équité, de reconnaissance des fragilités… Des questions tournant autour de la liberté individuelle, telle qu'elle est vécue dans notre société : une liberté qui, souligne Évelyne Engel, «pour une grande partie de la planète, est souvent vue comme une bizarrerie, comme l'expression d'un grand égoïsme et d'une grande solitude…» Comprendre ces différences d'approche, reconnaître d'où elles proviennent et admettre leur légitimité, c'est aujourd'hui nécessaire au près comme au loin ; pour un envoyé du Défap en mission, mais aussi en France, dans tous les lieux où se conjuguent les différences culturelles.

Une mission aux multiples visages

Comment a évolué, depuis la SMEP, la figure du missionnaire ? Quelle image en garde-t-on, quel rapport cette image a-t-elle avec la réalité – et quels ponts peut-on établir avec les envoyés du Défap qui se forment aujourd'hui ? Dans son module de formation destiné aux candidats au départ, «Visages de la mission», Claire-Lise Lombard, responsable de la bibliothèque du Défap, s'est attachée à trois parcours particuliers de missionnaires qui remettent en cause bien des idées reçues.



Claire-Lise Lombard lors de la formation des envoyés du Défap © Défap

Différences de profils, de parcours, d'âges, de convictions, de motivations, de lieux d'envoi, et de missions : ce qui caractérise en premier lieu les futurs envoyés du Défap que l'on trouve réunis lors d'une session de formation, comme en ce jeudi 4 juillet 2019, c'est la diversité. Une diversité qui peut sembler bien loin de l'image aujourd'hui communément répandue du missionnaire, et de ses relations ambigües avec l'ère de la colonisation…

Mais quelle réalité reflète cette image, et comment a évolué la figure du missionnaire ? A travers quelques parcours singuliers, Claire-Lise Lombard, responsable

de la bibliothèque du Défap, remet en question cette image toute faite et un peu trop lisse. Le module de formation qu'elle anime, «Visages de la mission», fait émerger du passé des noms emblématiques comme ceux d'Albert Schweitzer, Eugène Casalis, Maurice Leenhardt, liés ou non à l'histoire de la Société des Missions Évangéliques de Paris, l'ancêtre du Défap ; mais il s'attache surtout à trois personnages moins connus et tout aussi révélateurs : Lucie Ablitzer, Samuel Ajayi Crowther et Thomas Arbousset, présentés en remontant dans le temps et en s'éloignant toujours plus de notre époque, pour aller de l'entre-deux-guerres aux explorations ayant précédé la colonisation. Où l'on découvre que l'engagement missionnaire peut trouver sa source dans une révolte, comme pour Lucie Ablitzer, «la gosse», emprisonnée à 17 ans en Suisse pour ses sympathies socialistes, ou comme pour Thomas Arbousset, que l'on trouve en 1830 à Paris sur les barricades… Où l'on croise des personnages qui sont tout sauf des fils de bonne famille : fille d'une famille ouvrière dans une ville industrielle de Suisse en expansion, jeune yoruba emprisonné par des marchands d'esclaves…

Ces trois figures dont Claire-Lise Lombard retrace le parcours illustrent aussi la manière dont l'engagement missionnaire était en prise avec son époque, et avec ses défis : guerres, esclavage, maladies, découvertes… Dans cette galerie de portraits, Lucie Ablitzer incarne d'abord le refus de l'horreur de la Première Guerre mondiale.



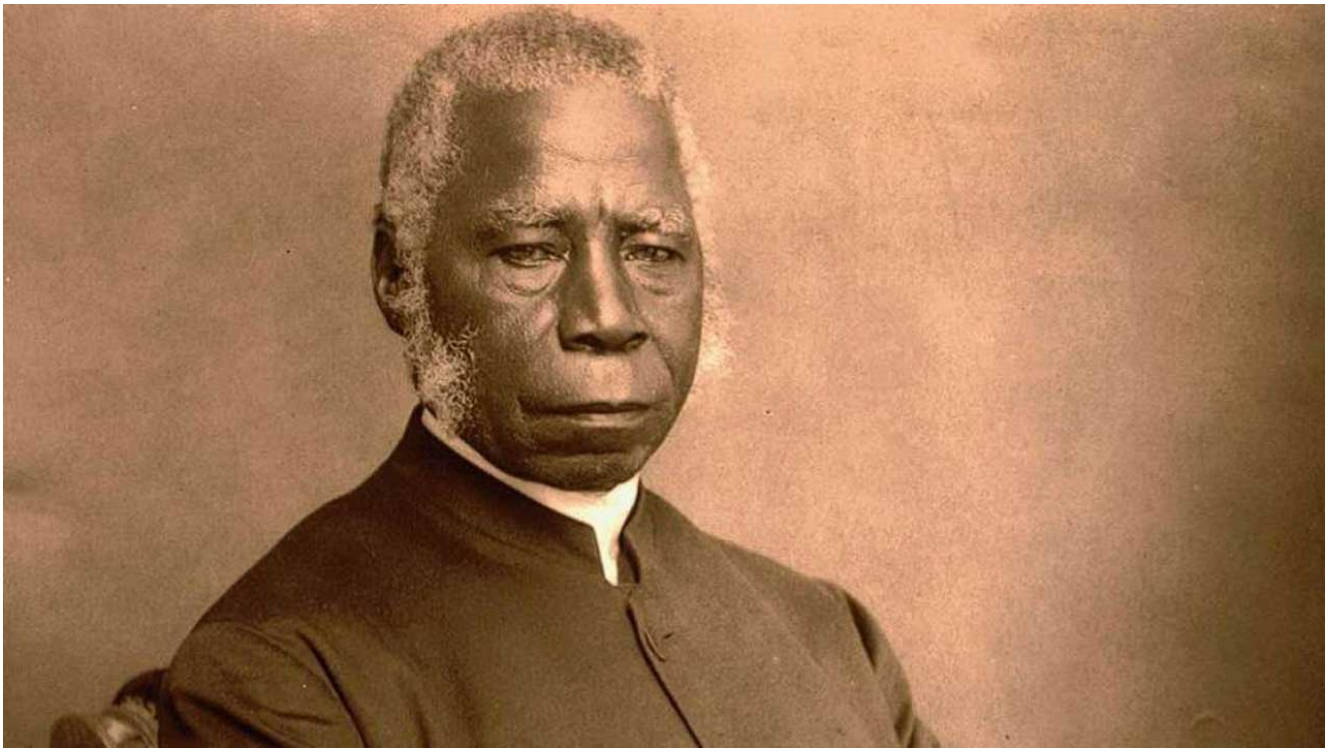
Lucie Ablitzer photographiée lors de son emprisonnement © Défap

Issue d’une famille anabaptiste à cheval entre la France et la Suisse, elle a un père qui travaille dans l’industrie de l’horlogerie, une mère ouvrière, un frère qui fera la guerre, et deux jeunes soeurs. En 1917, elle est à La Chaux-de-Fonds, ville toute entière consacrée à l’horlogerie, et que viennent alors de secouer les «événements de mai» : un certain Paul Graber, conseiller national socialiste, a publié dans le journal *La Sentinelle* un article aux accents antimilitaristes, qui lui a valu d’être emprisonné. Mais des manifestants se massent devant la prison, et cette foule hostile parvient, le 19 mai, à faire sortir le prisonnier de sa cellule. Les journaux de l’époque vont jusqu’à évoquer une «prise de la Bastille». Pas

moins de 5000 soldats sont envoyés rétablir l'ordre. Le mardi 22 mai, trois jours plus tard, une manifestation est organisée au temple protestant (il s'agit de l'Église officielle en Suisse) ; Lucie Ablitzer, alors âgée de 17 ans, y prononce un discours enflammé. Convoquée par les autorités, elle est menacée d'être expulsée, étant française, est brièvement emprisonnée ; une expérience qui ne fait que renforcer ses convictions antimilitaristes, puisque le 1er juillet 1918, *La Voix des jeunes socialistes* publie un article signé de son nom, qui sous le titre «La guerre et la femme», dénonce l'impossibilité d'une solution militaire au conflit.

Derrière cette révolte, il y a surtout la volonté constante de venir en aide aux souffrants, qui s'illustre dans les activités de Lucie Ablitzer après la guerre : on la retrouve infirmière soignante dans des sanatoriums. Dans la lettre de candidature qu'elle envoie en 1932 à la SMEP, elle évoque sa vocation de garde-malade en décrivant l'ébranlement de la guerre, l'épidémie de grippe espagnole meurtrière qui l'a suivie, la mort de sa mère… Après une année de formation à Paris, elle sera envoyée dans une léproserie à Tahiti : Orofara. Elle y restera de 1933 à 1937, découvrant la vie quotidienne des malades, l'impuissance de la médecine, et s'efforçant, comme elle l'écrit dans ses lettres, de «faire oeuvre sociale» (en donnant aux lépreux des conditions de vie dignes de celle qu'on attend pour tout être humain), «oeuvre médicale», et «oeuvre spirituelle». «Vivre au milieu des malades d'Orofara, écrit-elle dans une de ses lettres, c'est apprendre à s'oublier pour penser au

prochain». Envoyée à partir de 1938 dans une autre léproserie à Madagascar, elle voit son service de trois années prolongé de mois en mois pour cause de guerre ; et c'est à Madagascar qu'elle meurt en 1945, succombant à une brève maladie mais surtout à l'épuisement, sans jamais avoir revu, ni cette île de Tahiti à laquelle elle était tant attachée, ni son père dont elle espérait des nouvelles.



Samuel Ajayi Crowther © Wikimedia Commons

Le personnage suivant, Samuel Ajayi Crowther, n'est pas lié à l'histoire de la SMEP ; mais il incarne tout un pan d'histoire des missions protestantes à lui seul. Sa vie est un roman. Avant de devenir le premier évêque noir de l'histoire de l'anglicanisme, Samuel Ajayi Crowther s'appelait seulement Ajayi. Il était né, aux alentours de 1809, dans ce qui est aujourd'hui le Nigéria. Plus précisément à Oshogun, petite ville située dans la forêt en pays yoruba, assez loin au nord

de la côté atlantique et de la ville de Lagos. A 12 ans, il avait été enlevé par des trafiquants d'esclaves pour être vendu à des négriers portugais. Puis libéré par la Royal Navy et envoyé à Freetown, Sierra Leone… Et c'est là, en terre étrangère, alors qu'il était pris en charge par la société missionnaire anglicane, la Church Mission Society, qu'il fut baptisé et prit le nom du vicaire de la Christ Church Greyfriars de Newgate, Samuel Crowther (un des premiers membres de la CMS). Dès lors, Ajayi devint Samuel Ajayi Crowther. Après avoir appris l'anglais, le latin, le grec, avoir eu droit à une formation à Londres et avoir été ordonné prêtre, il retrouva le pays yoruba… en tant que missionnaire.



Thomas Arbousset © bibliothèque du Défap

Le troisième personnage enfin, Thomas Arbousset, incarne un peu de l'esprit des découvertes qui animait

alors une Europe plus désireuse d'explorer le monde que de le dominer, avant le développement des politiques coloniales, et dont on retrouve un peu de l'optimisme dans les romans de Jules Verne. Né dans l'Hérault, à Pignan, près de Montpellier, en 1810, on le retrouve à 20 ans à Paris sur les barricades de la Révolution de Juillet, et dès l'année suivante candidat au départ à la SMEP, qui le destine dans un premier temps à partir en Algérie. La formation des futurs missionnaires est alors encyclopédique : le jeune Thomas apprend l'arabe mais aussi d'autres langues du continent africain, s'initie à la cartographie, fréquente le Collège de France… Une fois rejoint son lieu de mission, il devra pouvoir être autonome, mais aussi décrire les lieu et les peuples en se faisant géographe, ethnographe, linguiste autant que missionnaire… Et pour parfaire sa formation, et le confronter à la réalité, on l'envoie bientôt prêcher dans une paroisse pauvre du nord de la France : mission au près ou au loin, il n'y a pas alors de distinction fondamentale, et les motivations pour s'occuper des populations pauvres des villes ouvrières sont les mêmes que pour aller évangéliser à l'autre bout du monde.

Finalement envoyé par la SMEP vers l'Afrique australe, il débarque au Cap en février 1833 en compagnie d'Eugène Casalis et Constant Gosselin. La station missionnaire que tous trois doivent rejoindre a été ravagée… Qu'importe : ils trouveront une autre terre de mission. Aiguillés par certaines rencontres sur place vers le pays Sotho, ils y font la connaissance d'un chef qui, devinant les appétits de colonisation des Européens qui s'avancent à travers le pays, cherche à

nouer des contacts et se montre réceptif. C'est ainsi qu'est créée la première mission chez les Bassoutos ; parallèlement, Thomas Arbousset explore, décrit, amasse quantités d'observations qui donneront la matière de plusieurs publications à la précision toute scientifique ; il traduit une cinquantaine de chapitres de la Bible dans la langue séchuana… Envoyé par la suite à Tahiti par la SMEP, il y continuera ce travail en publiant notamment «Tahiti et les îles adjacentes», un ouvrage en partie ethnographique.

Lucie Ablitzer, Samuel Ajayi Crowther, Thomas Arbousset : trois parcours, trois images très différentes de la mission, montrant que la diversité des missionnaires d'hier n'avait rien à envier à celle d'aujourd'hui ; trois parcours qui illustrent aussi le fait que la mission a toujours évolué à mi-chemin entre engagements individuels et adhésion à une vision collective.

Prêt(e)s pour l'aventure de l'engagement à l'international?

Vous avez entre 18 et 30 ans, et vous faites partie des deux-tiers de jeunes qui, aujourd'hui

en France, sont intéressés par le Service Civique ? Vous seriez prêt(e)s à vous engager à l'automne 2019 au service des autres en France ou en Europe, dans des programmes d'éducation ou de santé à Madagascar, au Sénégal, au Cameroun, au Congo-Brazzaville, au Bénin, en Tunisie, en Égypte ? Les journées d'information communes Défap/VISA-AD sont pour vous ! Rendez-vous le jeudi 11 avril au Défap, 102 boulevard Arago à Paris ; et le jeudi 25 avril au 1bis quai Saint-Thomas à Strasbourg.



© Maxpixel

L'engagement des jeunes à

l’international avant tout

Quitter pendant un an : confort, amis, habitudes, repères, langue,… et partir en Europe, en Afrique ou ailleurs pour s’engager dans une mission qui a du sens ; voilà l’objectif commun que proposent les deux associations protestantes « le Défap » et « VISA l’Année Diaconale ». Ces deux organismes protestants agréés ont une longue expérience d’envoi de volontaires sur des missions de longue durée à l’international, et qui ont développé depuis des années des missions de Service Civique.

Une exigence commune d’accompagnement

Le statut de volontaire en Service Civique comprend une indemnité de subsistance et une couverture sociale complète. Le Défap et VISA-AD s’assurent, en plus :

- **que les volontaires qui partent en mission de Service Civique bénéficient d’un double tutorat à la fois par l’organisme qui les envoie et par un responsable sur le lieu de leur mission.**
- **que les volontaires auront un logement mis à disposition et une formation de préparation en amont.**

Élargir l’offre d’engagement

Pour aller plus loin :
• *Le site de l’Agence du Service Civique*
• *Le site de Visa Année Diaconale*

Le Défap et VISA-AD proposent des domaines de

compétences et des lieux de missions qui peuvent être considérés comme complémentaires puisque chacune des organisations capitalisent leurs expériences sur des zones géographiques et des contenus différents permettant ainsi à chaque jeune voulant s'engager à partir de septembre 2019 de pouvoir trouver son projet personnel quel que soit son parcours.

Des rencontres de Paris à Strasbourg

Les deux associations proposent des moments d'informations gratuites communes, pour tous les jeunes entre 18 et 30 ans s'intéressant au volontariat à l'International.

Au programme :

Un temps de présentation sur l'engagement de jeunes dans le secteur social, éducatif, environnemental sur le long terme à l'international

- **Un temps de présentation des organisations, des dispositifs d'envoi et des missions types**
- **Des moments de rencontres avec d'anciens volontaires**
- **Un temps d'échanges plus personnalisé pour répondre aux questions**

RENDEZ-VOUS LES :

Jeudi 11 Avril à 17h00 au Défap, 102 boulevard Arago **à Paris**

Jeudi 25 Avril à 17h00 au 1bis quai St-Thomas **à Strasbourg**

Contacts et inscriptions par mail :
envoyes@defap.fr ou international@visa-ad.org

Pour aller plus loin :

Service Protestant de Mission Défap

Le Service Protestant de Mission (Défap), accompagne, soutient, facilite et encourage l'activité missionnaire des paroisses de trois églises protestantes de France (Epudf, Uepal, Unepref).
Il s'agit entre autres des actions auprès des jeunes (camps internationaux, service civique) le volontariat en solidarité internationale, jumelage avec une église soeur, formation, animations, échange de personnes, fourniture de matériel pédagogique…

Défap
102 boulevard Arago – 75014 Paris
01.42.34.55.55
envoyes@defap.fr

VISA ANNÉE DIACONALE

Volontariat International au Service des Autres, l'Année Diaconale (VISA-AD), est une association protestante, reconnue «de Jeunesse et Education Populaire », engagée depuis 1959 dans le volontariat long terme.
VISA-AD organise le recrutement, l'orientation, l'accompagnement et la formation des jeunes volontaires. Basée à Strasbourg, VISA-AD gère une action qui rayonne dans toute l'Europe et même au-delà.

VISA-AD
25, Boulevard du président Wilson
67000 Strasbourg
03.88.35.46.76
international@visa-ad.org

Former à la rencontre

S’investir dans des actions à l’étranger, pour une année ou pour un mois, ne s’improvise pas. Jérémie Vercier, ancien envoyé du Défap à Madagascar, et chargé d’encadrer un groupe de jeunes qui doit partir trois semaines à l’été 2019 pour travailler au sein d’un orphelinat en Thaïlande, s’est ainsi souvenu de l’utilité de la formation reçue avant son départ. Il a de nouveau fait appel au Défap pour organiser une formation sur mesure. Au menu du week-end qui a eu lieu en novembre 2018 : pourquoi partir et comment, problématiques interculturelles, questions administratives et de sécurité…



Quelques-uns des pensionnaires de l'orphelinat © CCD Thaïland

Lorsqu'il était parti à Madagascar en 2014, Jérémie Vercier l'avait fait via le Défap. Il avait pu alors apprécier l'importance d'une formation préalable pour mieux s'adapter, une fois sur place, à un autre pays, une autre culture, d'autres modes de vie, et pour mieux comprendre le contexte de sa mission. Il avait 21 ans, un statut de service civique et une dizaine de mois pour se lancer dans l'aventure, avec dans ses bagages une formation d'électricien et diverses expériences dans l'animation de groupes d'enfants. Sur place, au Centre d'accueil des enfants orphelins et démunis Akanisoa, à

Antsirabe, il était entré de plain-pied dans la vie d'une petite communauté comptant une vingtaine d'enfants et d'adolescents, et le personnel s'occupant de la structure. Une expérience forte. Et lorsque, de retour en France et investi dans l'encadrement de groupes de jeunes, il a été impliqué dans un projet d'échange avec un orphelinat de Thaïlande, il a pensé de nouveau à la formation qu'il avait reçue avant son départ pour Madagascar, et fait appel au Défap.

Période prévue pour le voyage : l'été 2019. Les participants sont un groupe d'une quinzaine de jeunes de l'Unepref, âgés de 18 à 29 ans ; ils seront accompagnés de six encadrants, dont Jérémie Vercier, aujourd'hui âgé de 25 ans. Le projet prévoit trois semaines de travail au sein d'un orphelinat (dont certains des enfants présentent divers handicaps) avec lequel deux des encadrants sont en lien depuis longtemps. Le voyage est ainsi organisé en partenariat avec CCD Thaïland (Christian Care Foundation for Children with Disabilities). Si Jérémie n'a aucun mal à convaincre le groupe de l'utilité d'une formation, à la fois sur les aspects pratiques et sur les questions interculturelles, la question qui se pose est la suivante : comment adapter, pour les besoins de ce voyage de trois semaines

en Thaïlande, le contenu de la session de deux semaines que reçoivent avant leur départ tous les envoyés du Défap ? Et, question complémentaire : le groupe peut-il bénéficier d'un «parrainage» du Défap pour chercher des financements ?

Quelles postures, quels comportements privilégier ou éviter ?

Pour aller plus loin :

- *CCD Thaïland*
- *Partir, revenir… et après ?*
- *«Les envoyé-e-s sont une banque de données de l'interculturalité»*
- *Session retour : l'heure du bilan*
- *Comment préparer «l'après-mission»*
- *Session retour 2018 : prévoir l'atterrissage*
- *Égypte : un mois de découvertes au New Ramses College*
- *Liban : accompagner les réfugiés*
- *«Ça m'a fait grandir d'un coup»*

Contact est pris avec Tünde Lamboley, responsable Jeunesse, et avec Laura Casorio, responsable du service Envoyés du Défap. «Au fil des échanges, raconte cette dernière, nous avons essayé d'identifier, à partir des divers modules que

comporte la formation des envoyés à laquelle Jérémie avait participé, ce qui serait le plus important pour ces jeunes. Sur cette base, nous avons construit une formation *ad hoc* pour le groupe.» La formation se met en place sur un week-end en novembre 2018. Elle sera assurée par Laura Casorio. Au menu de cette session : présentation du Défap ; pourquoi partir et comment ; construire son projet (objectif, obstacle, forces, faiblesses) ; problématiques interculturelles ; questions administratives et de sécurité…

Sur place, la secrétaire exécutive du Défap trouve des jeunes qui ne se connaissent pas encore (les accompagnateurs ne les avaient vus jusqu'alors que par groupes de deux-trois au maximum), mais motivés et qui participent activement aux divers modules de la formation. «Cette session d'un week-end a d'abord été utile pour permettre de constituer le groupe», souligne-t-elle. «L'équipe des encadrants a géré les aspects techniques de la mission, le programme, la présentation de l'orphelinat… Le Défap, pour sa part, a apporté son savoir-faire en termes de formation à l'expatriation. Ce groupe sera le premier venu de France à travailler dans cet orphelinat, qui a plutôt, pour l'instant, des partenaires dans le monde

anglophone (États-Unis, Angleterre). Les questions des participants tournaient donc beaucoup autour de la manière de prendre contact, de nouer des liens, dans un contexte interculturel, et avec comme difficulté supplémentaire la barrière de la langue : la communication ne pourra se faire que via un interprète. Dès lors, comment apprendre les codes nécessaires pour bien communiquer ? Quelles postures, quels comportements privilégier ou éviter ? Qu'est-ce qui pourrait être mal vu ou blessant ? Comment construire une communication fluide, dans un laps de temps réduit ?»

Au-delà du séjour proprement dit, les enjeux sont multiples. Il s'agit tout d'abord d'essayer d'initier des échanges plus pérennes avec cet orphelinat. C'est en tout cas l'idée de l'initiatrice du projet, qui est elle-même une ancienne pensionnaire de ce centre et vit aujourd'hui en France. En ce qui concerne les participants eux-mêmes, beaucoup seraient prêts, à l'issue de cette expérience, pour d'autres formes d'engagements. Et pour Laura Casorio, «accompagner ce genre de projets par une formation rentre tout à fait dans la dynamique actuelle du Défap. Nous sommes d'ailleurs en train de construire des sessions similaires avec d'autres groupes.»

Protestants en fête : la fraternité dans la diversité

Le grand rassemblement organisé par la Fédération protestante de France et l’Union des Églises protestantes d’Alsace et de Lorraine a donné pendant trois jours une visibilité exceptionnelle au protestantisme français et à sa diversité. Une diversité qui ne va pas sans défis, alors que le paysage protestant se transforme depuis plusieurs décennies. C’est précisément sur le thème de l’interculturel que le Défap, représenté pendant trois jours au «Village des fraternités», a organisé sa table ronde.

Bénin : une année

historique pour la réconciliation de l’EPMB

Le stage CPLR dont est issue la table ronde organisée sur la thématique de l’interculturel à Strasbourg a pris la forme d’un échange avec le Bénin, pays où le Défap a de nombreux projets en lien avec l’Eglise Protestante Méthodiste du Bénin. Cette Eglise, après 19 ans de division, a célébré durant l’été 2017 sa réunification en se dotant d’une nouvelle équipe dirigeante. Ce rapprochement, officialisé dès l’été 2016 avec l’appui du chef de l’Etat béninois Patrice Talon, a pu se concrétiser grâce aux travaux de l’Organe Transitoire de Gestion (OTG). Cet organe aura été présidé durant un an par le pasteur Nicodème Alagbada. Il revient aujourd’hui sur cette année 2016-2017 qui a vu l’EPMB se réconcilier.

Protestants en fête : une table ronde pour se former à l'interculturel

A l'occasion de la tenue de Protestants en fête à Strasbourg, le Défap propose, le samedi 28 octobre à 14 heures, une table ronde sur le thème « Se former à l'interculturel ». Elle se tiendra place Kléber, sur la scène centrale du Village des Fraternités, et sera animée par Jean-Luc Blanc, du service Relations et Solidarité Internationale du Défap.

Conférence publique : la Nouvelle-Calédonie à la croisée des chemins

La conférence publique « la Nouvelle-Calédonie à la croisée des chemins » se tiendra le lundi 18

septembre, de 18h30 à 21h, à la Maison du protestantisme. Elle sera animée par Bertrand Vergniol, secrétaire général du Défap avec les interventions croisées de Jonathan Tholo, étudiant à l'École navale, Vincent Bouvier, ancien Haut-Commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie, et Ben Houmbouy, pasteur.

Forum R500 : le protestantisme mondial au centre des échanges

Pour célébrer les 500 ans de la Réforme, DM-échange et mission, la Cevaa et l'ACO (Action Chrétienne en Orient) ont organisé un grand forum international en Suisse du 6 au 8 juin 2017. Pour en comprendre les enjeux et le fonctionnement, l'un de ses organisateurs, Martin Burkhard, a répondu à nos questions.